



Hommage à Francis Bebey

Discrètement, le 28 mai 2001, Francis Bebey a posé sa sanza, sa guitare et sa plume...

Notre tristesse est très grande. Nous aimions ses livres, sa parole, sa musique mais par-dessus tout nous aimions cet homme dont le rayonnement, la sagesse, l'humour, nous ont marquées. De loin en loin, une rencontre avec lui nous faisait mesurer combien sa grande humanité nous était précieuse.

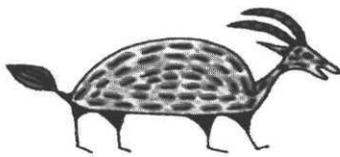


À l'occasion de l'exposition Amabhuku, Illustrations d'Afrique, nous lui avons proposé d'écrire pour le catalogue un texte sur les lectures de son enfance : nous avons envie de partager à nouveau avec nos lecteurs ce beau témoignage.

● Lectures buissonnières

Je me souviendrai longtemps d'un temps où je ne savais pas que j'étais jeune. Je vivais mon soleil d'aventure de jour ou de nuit sans frustration aucune. Les livres que je lisais ne m'appartenaient pas, mais cela ne m'empêchait pas de les aimer et d'en prendre soin comme si je les avais achetés moi-même. Ils étaient tous des amis rencontrés au hasard de ma soif de connaître. Des amis qui, page par page, m'ouvraient les yeux sur la merveilleuse étendue du champ de la vie. Des amis cent fois préférés au maître d'école - "Monsieur Max" - avec son allure de brutal dictateur, et son tableau noir, et sa règle en bois dur tapant fort sur les doigts des élèves, et sa chicote en rotin noir qui faisait si mal aux fesses, et ses multiples punitions distribuées généreusement pour un oui ou pour un non.

Avec un immense plaisir, je lisais tout ce qui me tombait sous les yeux. Cela, à la longue, finit d'ailleurs par constituer un sujet de réelle inquiétude pour mes parents, notamment lorsqu'ils me voyaient avec un roman dans les mains. En effet, comme la plupart des adultes, ils étaient persuadés que les romans avaient l'inhumaine propriété de "dévisser la cervelle" des jeunes lecteurs. J'avais beau leur expliquer que la Bibliothèque Verte, par exemple, était précisément conçue, tout spécialement, pour les jeunes lecteurs, ils soutenaient que les livres de grammaire



et d'arithmétique étaient mieux adaptés à ma condition d'écolier de CM2 que j'étais - "aux abords du certificat d'études !" - et à ce qu'ils entendaient, eux, faire de moi plus tard, quand je serais grand : un docteur en médecine, c'est à dire "le fils de notre tribu qui ferait notre fierté à nous tous, car il serait capable de soigner en toutes circonstances, chez nous et dans toute la région, quiconque s'aventurerait à être malade un jour".

J'avoue que cette perspective ne me plaisait guère. C'est qu'en ce temps-là, j'avais très peur des hôpitaux, des malades et surtout de la mort. Non, pour rien au monde je n'allais devenir docteur en médecine. D'ailleurs, je détestais l'école, principalement à cause de notre maître, que tous, dans la classe, nous considérions comme un ignoble individu, mais qui nous faisait tellement peur qu'aucun de nous n'osait s'opposer à lui.

Alors, j'inventai l'école buissonnière, que je fréquentai soigneusement deux ou trois années durant pour mon plus grand bonheur. Le livre de jeunesse y était roi. Je le lisais deux fois quand il m'avait plu, et même une troisième fois lorsque, l'ayant tellement aimé, je voulais en apprendre l'histoire par cœur afin de pouvoir la raconter oralement à mes camarades, un jour. Mon lieu de prédilection était l'ombre d'un immense manguier sauvage qui se dressait fièrement sur un coteau de la rive gauche du fleuve Wouri. L'endroit était propice au repos, loin des incessants bruits de la ville qui n'y parvenaient que transformés en un doux murmure tout à fait supportable.

Le coteau se terminait par une falaise calcaire surplombant le fleuve, tandis que sur l'autre rive, dans la brume installée du matin au soir sur le large estuaire s'esquissait impressionnante au loin, la silhouette énigmatique du Mont-Cameroun. Allongée sur des kilomètres de berge, elle partait du rivage, lentement, puis s'élevait progressivement jusqu'à des quatre mille cent mètres culminants, pour retomber sans ménagement excessif, créant au passage la sympathique ville de Buéa à quelque huit cents mètres d'altitude.

Dans ce cadre qu'on eût dit fait pour la rêverie, j'oubliais notre maître d'école. La lecture de ces livres spécialement écrits pour la jeunesse me fit découvrir une autre façon d'éduquer, au sein même de l'école, lorsque, par exemple, on demandait à l'enfant de s'expliquer au sujet d'un acte qui lui était reproché – au lieu de le punir d'emblée pour cet acte. Je me rappellerai toujours ce directeur d'école déclarant à des élèves fautifs :

"Votre conduite me met dans une position difficile. D'une part, vous méritez d'être punis pour avoir transgressé les règlements du collège..."

- Oui, m'sieur, reconnut un des élèves.

- ... d'autre part, je suis rempli d'admiration pour votre intervention courageuse, laquelle mérite d'être récompensée par une demi-journée accordée à tout le collège. Franchement, je ne parviens pas à décider entre ces deux points de vue.

- Je crois savoir ce que vous pourriez faire, m'sieur ! répliqua encore un élève.

- Parlez, je vous écoute.

- Vous pourriez faire les deux à la fois, m'sieur. Vous accordez une demi-journée de congé pour tout le collège, et juste après, vous nous donnez quatre heures de retenue. Comme ça, nous aurions la punition que nous méritons, mais les copains nous seraient très reconnaissants d'avoir obtenu ce congé pour eux."

Je ne sais plus quelle décision fut prise finalement par le directeur du collège dans le roman. Ce dont je me souviens, c'est de l'exemple que m'avait donné la lecture de ce passage. J'y réfléchis pendant quelques jours, puis décidai de retourner à l'école. Ce fut une surprise pour toute la classe, d'autant que tout le monde savait ce qui m'attendait : une belle fessée que je reçus sans que le maître me demandât seulement d'où je revenais, ni pourquoi j'avais été absent les jours précédents. A vrai dire, notre relation avec lui était sans ambiguïté : toute faute était sanctionnée, et l'on n'en discutait jamais.

Mais, après avoir ainsi purgé ma peine, et quelque temps après m'en être consolé, je levai

Hommage

courageusement la main pour demander la parole. Et cette fois, c'était moi qui fus surpris de voir que "Monsieur Max", interrompant sa leçon, me permettait de parler. Alors, je me levai et, prenant la parole sans peur, je racontai, tel un vrai conteur de chez nous, l'histoire de ce directeur de collège qui discutait avec ses élèves pour savoir quelle punition il allait leur infliger ou non. Mes camarades m'écoutèrent dans un silence auquel je ne me serais pas attendu. Quant à "Monsieur Max" il me regarda un moment, des pieds à la tête, comme s'il cherchait à comprendre ce qu'il venait d'entendre. Cela dura quelques secondes, puis il se mit à gronder, comme fou de rage :

"Sors de ma classe immédiatement ! Sors d'ici !"

Je sortis en courant, tandis que me poursuivait encore la fameuse chicote de rotin noir qui m'avait déjà fait si mal aux fesses quelques minutes auparavant.

Je restai seul sur la véranda, n'entendant qu'à peine la leçon que notre maître avait reprise comme si de rien n'était. Puis, au bout d'un temps qui à vrai dire me parut très long,

"Monsieur Max" lui-même sortit sur la véranda et cria d'une voix forte :

"Tu peux revenir maintenant."

Je repris ma place en classe, et continuai d'écouter la leçon comme si de rien n'était. L'incident était clos, mais je ne sus jamais ce qu'en avait pensé notre maître.

Dire que son attitude aurait contribué à me faire aimer l'école plus qu'auparavant serait mentir. En revanche, je continuai de lire toutes sortes de livres de jeunesse, qui me formèrent au cours des ans, et firent de moi, peu à peu, un citoyen épris de liberté et capable de se battre pour elle, le cas échéant. Ainsi formulé, tout ce que je raconte là peut vous paraître pompeux, mais je vous prie de croire que cela n'a rien d'un mensonge.

Aujourd'hui, longtemps après ce temps où je ne savais pas que j'étais jeune, je considère toujours le livre de jeunesse, qui sait décliner la réalité en fiction sans jamais accepter le passé-droit, la corruption ou l'injustice, comme la première étape vers une réelle prise de conscience des valeurs civilisatrices d'une culture. Je suis convaincu que les peuples de culture orale devraient s'en inspirer, et recourir à lui pour la formation de nouvelles générations. En particulier, l'Afrique noire, actuellement obnubilée par des médias modernes très attractifs et qui prônent parfois abusivement la fin de l'ère de la lecture, aurait avantage à se consacrer à la création d'une jeunesse du livre spécialement initiée aux problèmes de développement qui se posent au continent dans tous les domaines.

Francis Bebey

Ce texte est initialement paru dans le catalogue
Amabhuku. Illustrations d'Afrique.

© Francis Bebey - La Joie par les livres, 1999